

Comment un chanteur s'est révélé

RÉCIT D'UN APPRENTISSAGE

Interrogé, un soir de juin 2021, en vue d'un projet cinématographique, sur le disque qui lui a révélé la musique bretonne, Erik Marchand raconte sa jeunesse et le parcours qui l'a amené à devenir un chanteur professionnel. Un récit rare et passionnant, à découvrir ci-après.

En 2021, le réalisateur Giuseppe De Vecchi cherche encore la matière de son film, *Dastum, la maison des sources*. Il a écouté des albums d'Erik Marchand et se montre intéressé de le rencontrer. Gaëtan Crespel propose alors d'organiser une rencontre, avec une idée : demander à Erik de présenter un disque fondateur dans son parcours de chanteur. L'un et l'autre acceptent et le rendez-vous a lieu à Dastum le 21 juin 2021. Erik a désigné un disque dans la discothèque de Dastum et choisi le morceau. La platine vinyle tourne, la caméra de Giuseppe De Vecchi également. À l'écoute du morceau, Erik sourit, semble ému...

Voici l'entretien qui s'en suit.

Erik Marchand : Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas réécouté.

Gaëtan Crespel : *Peux-tu nous dire ce qu'est cet enregistrement ?*

E.M. : Oui, c'est Eugène Grenel et Albert Boloré, dans le disque *En passant par la Bretagne*. Mon père et moi avions acheté ce disque sur un marché à Puteaux, je crois. C'était à la fin des années 1960. J'étais ado et, à l'époque, j'achetais avec mon argent de poche pas mal

de disques de musiques traditionnelles. Je n'avais jamais encore rien écouté de breton auparavant, à part peut-être le disque du bagad de Redon qu'avait mon père. Alors moi qui me passionnais pour la musique malgache, quand j'ai entendu ce disque, je me suis dit : Mince, il y a de la musique comme ça plus près !

G.C. : *Tu es né en 1955 à Paris...*

E.M. : Oui, enfin non, c'était pire que ça. Nous vivions à Neuilly-sur-Seine. J'ai eu le plaisir de grandir dans une famille de sous-prolétaires dans une des communes les plus riches de France. Ce n'est quand même pas ce qu'on peut espérer de plus équilibré, de plus génial...

G.C. : *Quelle était la profession de tes parents ?*

E.M. : Ma mère avait négocié avec mon père que s'il lui faisait un enfant, elle ne travaillerait pas. Mon père, lui, a fait toutes sortes de choses. Il a été représentant, il vendait des objets publicitaires dans les salles de cinéma. Il n'avait pas de voiture, il se déplaçait en train. Il a souvent été au chômage avant de trouver un emploi fixe. Un jour, des évangélistes l'ont abordé alors qu'il était au café en journée. C'était

leur façon de faire : demander aux gens pourquoi ils étaient là plutôt qu'au travail. L'un d'eux a proposé à mon père de travailler à la Société biblique française, pour vendre des bibles en tant que commercial, et il a été embauché. Je ne sais plus si c'est avant ou après, mais lui qui avait été élevé catholique s'est converti au protestantisme...

G.C. : *Vous étiez une famille nombreuse ?*

E.M. : Non, j'étais tout seul. Mes parents ont décidé de ne pas recommencer. En fait, ils ne s'entendaient pas. Mon père est parti assez vite. Voilà, ce n'était pas... disons, pas vraiment une « bonne famille » de Neuilly.

G.C. : *Dans tes biographies, on lit que ton grand-père était chanteur et que ton père jouait de la guitare.*

E.M. : Oui, mon père jouait de la guitare. On appellerait ça la guitare manouche aujourd'hui. Je ne sais pas où il avait appris à en jouer. Ce n'était pas un grand musicien mais il se produisait dans des bistrotts à Saint-Ouen. Il est né à Paris mais a passé une bonne partie de sa jeunesse à Quelneuc, où on l'a envoyé quand il a attrapé la tuberculose. Il est revenu à Paris ensuite, avec son copain Roger Gicquel qui était du même village de Quelneuc.

Mon grand-père paternel travaillait lui comme « technicien de surface », comme on dirait aujourd'hui,

dans une pharmacie. Sa femme, ma grand-mère, venait de Lorraine. C'était une famille qui avait reçu une éducation modeste. Mon grand-père chantait, oui. Sauf que moi, à l'époque, je ne me rendais pas compte que c'étaient des chansons traditionnelles.

Ma mère, elle, était née de parents du Périgord et d'Alsace, qui n'ont pas eu de pratique musicale à ma connaissance. C'était un milieu plus aisé, mes grands-parents alsaciens étaient des propriétaires terriens.

C'est un amour de jeunesse, un garçon de bonne famille d'origine égyptienne, qui a installé ma mère dans une chambre de bonne à Neuilly face à la Seine. Quand ma mère a rencontré mon père, ils y sont restés. C'était une chambre qui faisait trois mètres par quatre mètres, plus une cuisine minuscule. C'est là que j'ai grandi et ai vécu jusqu'à ce que je parte à Rostrenen.

G.C.: *Tu parlais tout à l'heure de ton goût pour les musiques du monde. Qu'écoutais-tu ?*

E.M.: Bien qu'il y eut peu d'argent dans la famille, on m'avait offert un tourne-disques. J'écoutais surtout des disques Ocora. Des collectages de musiques et chants du pays dogon, de Madagascar, de Haute-Volta. Je me souviens d'un disque sur les musiques des Indiens boni et wayana de Guyane dans lequel il y avait des chants chamaniques. Les sons avaient terrifié un petit garçon que notre voisine recevait chez elle. Il avait peur de passer devant notre porte et, pour le rassurer, j'avais

entendu la dame lui dire : « Mais non, ne t'inquiète pas, c'est des gens comme nous ! » [rires]

Par ailleurs, même si cela m'enchantait moins, je me suis intéressé aussi à Ravi Shankar. Comme les hippies avaient mis à la mode la musique classique indienne, on trouvait facilement de ses disques.

Je ne saurais pas dire pourquoi je m'intéressais à l'ethnologie mais je devorais tout ce qui avait trait au sujet à la bibliothèque. Je me souviens par exemple du livre *Mœurs et sexualité en Océanie*, en quatre volumes, c'était passionnant ! L'avantage d'être à Neuilly, c'est que je pouvais aller facilement écouter des conférences Connaissance du monde à la Salle Pleyel. Nous avions aussi pour voisin du dessous le vulcanologue Haroun Tazieff. Il recevait régulièrement Paul-Émile Victor, dont je lisais tous les bouquins. Bref, il y avait quand même là-bas des gens pas inintéressants.

G.C.: *Comment as-tu découvert la culture, la musique bretonne à Paris ?*

E.M.: Un jour, en lisant le journal *La Bretagne à Paris*, j'ai découvert qu'il y avait des festoù-noz et notamment avec Eugène Grenel et Albert Bolloré, oui, ceux que j'avais découverts grâce au disque et dont la manière de chanter me passionnait. Alors j'ai commencé à aller dans les festoù-noz. Où j'ai entendu Jean-Marie Plassart et Lors Roger, puis Manuel Kerjean et Alain Faucheur.

G.C.: *Tu découvres ce monde breton de Paris... Si je comprends bien, ce ne sont pas tes parents qui te l'ont fait découvrir ?*

E.M.: Non, c'est moi qui le découvre. Je fréquente les cercles bretons de Paris comme Labour ha Kan, et puis Da Virviken à Sceaux, où il y avait notamment Ifig Castel, Éric Salaün, Alain Salaün...



■ Le 19 mai 1974 devant l'église Saint-Gervais à Paris. Dans ce groupe assis sur les marches, on reconnaît, parmi les sonneurs de biniou, Erik, entouré de Jean-François Sardier et Gilles Piriou (photo fonds Jean-Pierre Luce, coll. Dastum).

Je découvre qu'il y a plein de choses à faire, notamment des stages à Ti Kendalch, à Saint-Vincent-sur-Oust. Comme j'avais appris à jouer un peu de cornemuse écossaise, je me suis inscrit pour un stage à Ti Kendalch, stage que j'arrête au bout d'une demi-journée pour me mettre au biniou-bombarde avec Ifig Castel. Nous avons beaucoup joué ensemble ensuite, nous avons même concouru au Festival de Cornouaille et avons eu une place honorable au palmarès : septièmes sur une vingtaine de couples, dans mon souvenir.

Pour en revenir à Ti Kendalch, c'est là que j'ai rencontré Michel Prémorvan qui m'a présenté une toute nouvelle association : Dastum.

G.C. : *C'est comme ça que tu as commencé à collecter ?*

E.M. : Oui, le projet m'a paru très intéressant. Comme j'avais de la famille pas loin, à Quelneuc, j'ai décidé d'aller voir les gens du village de Quesias, dont les habitants étaient tous plus ou moins de ma famille. Sur les recommandations de M^{me} Morice, une dame qui gardait mon père quand il était petit, je suis notamment allé voir M^{me} Le Coënt, auprès de qui j'ai enregistré en 1974 « Rossignolet du vert bocage », la chanson grâce à laquelle j'ai gagné ma première Bogue d'or en 1976.

D'ailleurs, c'est à cette Bogue d'or que j'ai rencontré les sœurs Réminiac. Elles étaient intriguées : « Tu t'appelles Marchand, de Quelneuc... Mais tu es le fils à qui, et d'où qu'tu tiens cette chanson ? » Je leur ai expliqué, et elles étaient étonnées car elles ne savaient pas que cette



■ Dans ce fest-noz à Bagnolet en 1972, Erik (au centre) chante avec Ifig Castel et Éric Salaün (photo coll. Alain Salaün).

dame chantait. De mon côté, alors que la maison des sœurs Réminiac était en face de celle de mon grand-père et qu'ils étaient de la même famille, personne ne m'avait recommandé d'aller les voir ! Il y avait une histoire de succession qui avait divisé les deux familles et par là-même tout le village, l'objet étant une table en bois qui avait été gardée par l'une des deux, ce qui avait déplu à l'autre. Bref, une histoire qui ne mérite même pas d'être racontée...

Par la suite, je suis allé ailleurs en Vannetais gallo, j'ai accompagné Gilbert Hervieux, que j'avais rencontré également à Ti Kendalch, en collecte. Nous avons enregistré pas mal de choses ensemble. J'ai rapporté à Paris du répertoire gallo que j'ai repris avec d'autres chanteurs.

G.C. : *Comment es-tu arrivé en Centre-Bretagne ?*

E.M. : En fait, cela faisait un moment que le Centre-Bretagne m'attirait. J'avais commencé à y aller en

stop, avec ma tente, pour rencontrer Eugène Grenel et chanter un peu avec lui. Et il m'avait fait rencontrer son cousin, Yann-Fañch [Kemener].

J'y étais retourné avec Éric Salaün. Nous allions de fest-noz en fest-noz à pied ou en stop, on s'entraînait à chanter, on allait rencontrer des chanteurs.

Peu après, dans un fest-noz à Paris, Pierre Guilleux m'a introduit auprès de Manu Kerjean. Quand je suis retourné en Centre-Bretagne

après le bac, je suis allé le voir, avec sa permission. J'étais très timide, très respectueux – j'ai su après que cela lui avait plu –, je lui ai dit que j'aimerais bien qu'il m'apprenne à chanter. Il a abordé ma demande simplement, comme un nouveau truc qu'il pouvait essayer. Il m'a juste répondu : « Ce n'est pas compliqué, tu t'installas. » Plutôt que je dorme sous la tente, il m'a proposé un lit qui se trouvait dans le grenier au-dessus de l'étable. Et on chantait le soir, après le travail de la journée. On a fait ça plusieurs semaines, plusieurs mois.

Comme il fallait bien que je gagne des sous pendant ce temps, j'ai travaillé comme manœuvre chez Glou, une entreprise de couverture à Rostrenen. J'ai appris assez vite et j'aimais bien travailler l'ardoise. Alors Glou m'a envoyé faire seul les chantiers dont il n'avait pas vraiment envie. J'allais chez des papis pour réparer des fuites de toiture : au premier coup de marteau, il y avait dix ardoises qui



■ Erik chez Manu Kerjean, à Plouray, en 1975 (photo Françoise Morvan, coll. Dastum).

tombaient ! Mais bon, au moins, ça me permettait de parler breton avec plein de gens.

Et puis, j'ai voulu m'inscrire en BTS formation animale spécialisation laitière parce que, pour moi, la ruralité, c'était le monde paysan. Cela me permettait d'être chez Manu Kerjean plus souvent. Et au bout de quelque temps, il m'a proposé de chanter avec lui en fest-noz.

G.C. : Tu savais que tu voulais devenir chanteur dès ce moment ?

E.M. : Disons que je savais que je voulais chanter. Et puis chanter dans des festoù-noz à Paris me permettait de gagner un peu de sous. J'allais aussi jouer dans les marchés. C'est devenu important pour soutenir financièrement ma mère, qui était tombée malade.

J'ai commencé à chanter plus régulièrement avec Manu et avec Yann-Fañch, et puis, j'ai rencontré une équipe du Vannetais gallo : Gilbert Bourdin, qui venait chanter à

Rostrenen et me révélait des choses que je ne connaissais pas. Il m'a présenté à Christian Dautel, qui était encore en école d'architecture. Là encore, avec eux, j'ai rencontré des gens intéressants et intéressés par les mêmes choses que moi, nous échangeons beaucoup, avec des visions un peu différentes, etc. C'est ainsi que nous avons commencé à chanter ensemble. Le premier enregistrement a été édité par Dastum, une cassette ; un vinyle est venu après*.

G.C. : Là, on parle de répertoire gallo, mais tu savais parler et chanter breton ?

E.M. : Le breton, je l'avais un peu appris à Paris, mais c'est surtout venu par immersion. En Centre-Bretagne, les gens parlaient breton mais connaissaient aussi le français. J'ai d'abord parlé en français puis, peu à peu, je me suis lancé à formuler des phrases en breton. Selon la réaction de mes interlocuteurs, je me mettais des notes à moi-même.

Si on me faisait répéter en français, je me mettais une mauvaise note. Et si on ne le faisait pas, une bonne note !

G.C. : Pour revenir à tes premières années d'apprentissage, si je comprends bien, tu as vécu entre Neuilly, le pays gallo et le Centre-Bretagne ?

E.M. : Oui, mais ça s'est passé assez vite, en deux ou trois ans, je dirais. En fait, j'ai construit des maillons ici et là, c'est en ces termes que je pourrais en parler.

G.C. : Tu as aussi travaillé pour Dastum. Et ce dès 1976, d'après ta biographie.

E.M. : Oui, ça, c'est un autre maillon de la chaîne. J'ai travaillé pour Dastum en tant que bénévole, dans le manoir où vivaient Patrick Malrieu et sa famille, près de Guingamp. Je n'avais pas de voiture, alors j'y allais avec Pierre Crépillon qui a été le premier salarié de Dastum.

Nous avions une petite pièce pour ça et on bossait énormément. De sept-huit heures du matin jusqu'à trois heures du matin. Nous faisions les indexations des enregistrements recueillis et nous étions au contact de centaines d'enregistrements passionnants. Notamment les collectes de Marie-Josèphe Bertrand par Claudine Mazéas. Ces enregistrements-là, je les ai communiqués à Yann-Fañch, que je voyais régulièrement. Lui, avec sa grande connaissance du breton,

avait une interprétation géniale de ces chansons.

G.C.: *Tu as raconté comment tu avais rencontré Yann-Fañch mais pas Pierre Crépillon. Quelles étaient tes relations avec l'un et l'autre ?*

E.M.: J'ai connu Yann-Fañch à l'époque où j'allais chez Eugène Grenel. Lui et moi, on faisait des métiers manuels – il a travaillé comme menuisier puis dans une pisciculture – cela nous a rapprochés.

Quant à Pierre Crépillon, il faisait partie d'une bande d'hurluberlus que j'ai rencontré et dans laquelle il y avait aussi Philippe Le Strat, Guy Jacob, etc. À ce moment-là, j'en avais marre de mon travail chez Glou, j'allais arrêter. « Il paraît que tu es couvreur ? m'a dit un jour Philippe Le Strat. Je loue une maison pour pas cher à Kermorvan, à Poullaouen, mais il y a le toit à refaire. Si tu veux, je t'héberge et tu m'apprendras. »

C'est ainsi que je suis arrivé à Kermorvan en 1976. Pierre Crépillon partageait avec Guy Jacob une maison juste en face de celle de chez Philippe Le Strat. Tous étaient vraiment aussi passionnés que moi. Après cela, j'ai loué une maison à un kilomètre de là, à Kerbisien. C'était une maison sans rien, sans confort. Les parents de mes propriétaires ont tiré un tuyau et un câble depuis chez eux pour que j'aie l'eau et l'électricité. De temps en temps, je les aidais à ramasser les poulets, on s'arrangeait comme ça. Comme je consommais peu, parfois, ils me déposaient un panier de légumes devant la porte, ou ils m'invitaient à manger quand il y avait une fête de famille. Pour vivre, je chantais

en fest-noz : un cachet me permettait de payer un loyer mensuel. Et puis, je faisais des petits boulots. J'ai posé une fois un velux chez le père de Bastien Guern, et cela a été l'occasion de rencontrer un très bon chanteur.

Voilà, je rencontrais plein de gens passionnants, et ça a été très formateur.

Quand s'est monté Dastum Kreiz Breizh, Crépillon et moi avons passé du temps à écouter et réécouter des enregistrements. Lui notait des airs. Moi, j'essayais de transcrire les chants, c'est comme ça que je me suis habitué au breton chanté. Parfois, quand je butais sur des

mots ou des phrases, j'allais voir mon voisin Édouard Harzic, qui était bretonnant de naissance et bon chanteur, mais il ne comprenait pas plus que moi ce qui était chanté. Sa femme non plus. Alors qu'ils étaient du même pays que les chanteurs et chanteuses ! C'est là que j'ai vu que ce qui est chanté n'est pas toujours compréhensible, c'est également vrai avec le répertoire gallo.

Je réécoutais beaucoup de choses aussi avec Yann-Fañch. Nous avons bien rigolé une fois, après avoir réussi enfin à déchiffrer un mot énigmatique : ce n'était ni plus ni moins qu'un mot français !



■ Erik et Yann-Fañch Kemener sur la scène d'un fest-deiz à Bourbriac vers 1977 (photo coll. Dastum).



■ Erik Marchand à Kermorvan vers 1976 (photo Ninette Bourven).

et autres. C'est de là qu'est venue l'idée de construire un groupe comme Gwerz.

[L'entretien doit s'achever car il n'était pas prévu qu'il dure si longtemps, et Giuseppe De Vecchi doit partir. Mais Erik souhaite évoquer un autre pan de sa vie d'alors, un autre « maillon » de son parcours, selon ses termes.]

E.M. : À partir de la fin des années 1970, j'ai une relation qui a duré sept ans avec une Canadienne de l'Ontario. Nous avons commencé à retaper

ensemble une grande maison du genre manoir breton qu'elle avait acheté à Duault. Et j'ai passé beaucoup de temps en Amérique du Nord avec elle, dans le grand nord du Canada, dans les réserves amérindiennes, et dans le sud de la Louisiane, chez les Cajuns. Mais ça, je n'en parle pas souvent. Peu de gens sont au courant.

[Il était prévu que cet entretien reprenne une autre fois. Giuseppe De Vecchi ira rencontrer Erik à Poullaouen, mais sur un autre sujet, car entre-temps, le thème du film s'est précisé. Erik nous a quittés sans avoir poursuivi son récit autobiographique...]

Propos recueillis par Gaëtan Crespel

* Bourdin, Marchand, Dautel, Chants à danser de Haute-Bretagne, cassette, Dastum, 1986 et Chants à répondre de Haute-Bretagne, 33 t., Le Chasse-Marrée, 1988.

Avec toute cette bande, donc, on organisait pas mal de fest-noz du côté de Poullaouen. Des concerts aussi, souvent de la musique irlandaise car nous étions potes avec le Bothy Band. En retour, ils nous ont permis d'aller chanter en Irlande.

Puis Catherine Perrier a été choisie pour former la délégation française qui allait assurer une tournée de trois semaines aux États-Unis en 1976 à l'occasion du bicentenaire de leur déclaration d'indépendance. Elle m'avait déjà invité par le passé à chanter au *Bourdon* [club folk parisien], alors, elle m'a recruté en tant que chanteur gallo, ainsi que Lomig Donniou et Manu Kerjean, chanteurs de Basse-Bretagne, et puis Yves Castel et son compère, sonneurs de biniou-bombarde.

Peu à peu, j'ai de plus en plus de revenus qui me viennent du chant. Je vis chichement, mais quand même, je ne suis plus obligé de faire un boulot de couvreur.

G.C. : *C'est là que tu sais que tu vas être un chanteur ?*

E.M. : Disons que je me rends compte que je peux ne faire que chanteur. Et puis, du côté de Poullaouen, on voit arriver d'autres musiciens. Patrick Molard d'abord, puis son frère Jacky. On commence à rencontrer des gens qui font autre chose. Dans les bars, il y a beaucoup de bœufs de musique irlandaise. De temps à autre, on nous demande, à Yann-Fañch ou moi, d'interpréter une gwerz. On nous écoute dans un silence religieux... Tout le monde est content... Et puis, ça repart sur de la musique irlandaise ! Mais d'aucuns commencent à dire, surtout Soig Sibérl, d'ailleurs : « Mais c'est n'importe quoi, on pourrait jouer de la musique bretonne ! »

Nous étions plusieurs à écouter les interprétations des grands maîtres et maîtresses de la tradition bretonne et à considérer que ces interprétations devaient être à la base du travail, qu'il ne fallait pas faire rentrer au chaussepied les chansons d'ici dans des accords de guitare à l'américaine